

Supplément au SOP n° 79, juin 1983

ALLOCUTION DU PATRIARCHE IGNACE IV D'ANTIOCHE
A NOTRE-DAME DE PARIS

le 5 juin 1983

texte intégral

Document 79.C

L'ALLOCUTION A NOTRE-DAME DE PARIS

Eminence(s), frères et soeurs bien-aimés en Christ,

c'est avec une grande émotion que je m'adresse à vous dans cette cathédrale où bat le coeur de Paris, le coeur de la France, même si Paris et la France ne savent plus toujours où est leur coeur. Marie, la Mère de Dieu très pure nous réunit. Elle est l'image de l'Eglise. Elle couvre le monde de son manteau de larmes et de lumière : à l'abri de ce manteau, nous ne sommes plus séparés.

Je vous parle au nom d'une Eglise orthodoxe qui n'est ni grecque, ni slave, et que vous connaissez sans doute bien peu. Antioche est pourtant une des plus anciennes communautés chrétiennes, une communauté fondée par les apôtres Pierre et Paul, comme en témoigne, dans le Nouveau Testament, le livre des Actes des Apôtres. C'est même là que les disciples de Jésus de Nazareth, pour la première fois, ont été appelés chrétiens. Mais Antioche est au seuil de l'Asie, ce continent aux convulsions prodigieuses. La ville même d'Antioche fut détruite par les Mongols au 13ème siècle et le siège du patriarcat, aujourd'hui, est à Damas. Damas, la ville où Paul, après avoir été terrassé par la lumière du Christ ressuscité, a reçu le baptême. Damas, qui est devenu ensuite un des centres spirituels de l'Islam, et certaines traditions musulmanes disent que c'est à Damas que Jésus reviendra, à la fin du monde, pour tuer l'Antéchrist.

Notre histoire, à nous chrétiens d'Antioche, a été difficile. Les empires sont passés sur nous : empire romain, empire byzantin, empire arabe, empire ottoman ; nous n'avons jamais connu la situation d'une chrétienté constantinienne, établie, triomphante ... Pourtant, dans l'humilité, et parfois dans l'humiliation, nous sommes restés fidèles, par la miséricorde de Dieu. Et notre histoire, par la miséricorde de Dieu, a été féconde. Souvent, vous le savez, on accuse la pensée chrétienne de s'être laissée contaminer par la philosophie grecque. Mais à Antioche, la pensée chrétienne est restée biblique. Elle s'est attachée à l'humanité concrète de Jésus, tout en la montrant secrètement pénétrée par la gloire divine. La gloire, dans la Bible, c'est ce qui pèse, ce qui rend les êtres et les choses denses et réels. La gloire, c'est l'amour. Et l'humanité du Christ nous englobe tous dans cet amour pour nous communiquer cette gloire. Saint Jean Chrysostome, qui fut diacre puis prêtre à Antioche, refusait de séparer le "sacrement de l'autel" et celui "du frère" : le pauvre est "un autre Christ", disait-il. Saint Jean de Damas affirmait que, par l'Incarnation, le feu de la nature divine, le feu du Saint Esprit, pénètre et transfigure la matière elle-même. Car l'eucharistie, c'est-à-dire le Corps du Christ, est "feu et Esprit", disent nos vieilles liturgies.

Pareille théologie ne prétend pas saisir Dieu par des concepts. Elle le chante, elle le célèbre par des images et des symboles. Ce sont des syro-palestiniens qui ont créé l'essentiel de la tradition liturgique chrétienne...

Patriarche d'Antioche, je vous parlerai d'abord comme orthodoxe, ensuite comme orthodoxe arabe, comme arabe chrétien.

L'urgence de l'unité, - cette unité pour laquelle le Christ a prié son Père et ne cesse de prier : "Qu'ils soient un comme nous sommes un" -, l'urgence de l'unité broie notre cœur. Face au désespoir secret de l'Occident contemporain, à sa soif spirituelle, face aux bouleversements du Tiers-Monde, à sa quête de justice et de sens, - au cœur d'une civilisation qui risque de n'avoir d'autre horizon que le né-

ant -, les chrétiens ont besoin les uns des autres pour annoncer la Résurrection, pour faire jaillir l'eau vive de l'Esprit dans les déserts sanglants de l'histoire. Entre catholiques et orthodoxes, je vous dirai ce que nous ressentons à Antioche. Nous ressentons qu'entre nous ce n'est pas d'abord une affaire d'ajustement oecuménique, d'ajustement ecclésiologique, ce n'est pas d'abord une affaire doctrinale, - c'est d'abord une histoire d'amour. Une bien douloureuse histoire. En 1054, lorsque le patriarche Pierre d'Antioche fut mis au courant des excommunications échangées à Constantinople, il se hâta de répondre que la plupart des griefs réciproques étaient ridicules. Fallait-il par exemple que les clercs se rasant ou portent la barbe ? "Qu'on laisse donc les barbes aux barbiers" écrivait-il. Pour lui, il y avait une seule question importante, celle qui concernait la théologie du Saint-Esprit, et c'est à la lumière de la communion maintenue qu'il fallait l'examiner ! Oui, les oppositions doctrinales, le plus souvent, ont été durcies et systématisées pour justifier un manque d'amour. C'est un peu comme dans les relations personnelles : on ne s'aime plus, alors on trouve beaucoup de raisons pour ne plus s'aimer, on fait la caricature de l'autre. Vous, Occidentaux, vous nous avez oubliés. Vos croisés nous ont ignorés, ou méprisés. Et puis, peut-on apporter l'Évangile à la pointe de l'épée ? "Celui qui frappe par l'épée périt par l'épée". A l'époque moderne, quand l'Europe occidentale régnait sur le monde et que le catholicisme, avec la Contre-Réforme, entraînait dans une phase de reconquête, vous nous avez envoyé des missionnaires. Nous les avons accueillis avec espérance. Mais ils ont ignoré notre identité, ils ne nous ont pas reconnu comme Église, ils ont cherché à nous diviser pour rattacher directement à Rome certains d'entre nous. Il y a eu manque d'amour, ou amour mal orienté. Et nous, nous avons été blessés. Nous avons gardé rancune et méfiance. La peur, de notre côté aussi, a tué l'amour. Mais tout change aujourd'hui. Les Églises unies à Rome cherchent à retrouver leurs racines orientales, elles voudraient devenir, entre Orient et Occident des Églises-ponts. Et nous, nous nous rassurons peu à peu, nous reprenons peu à peu confiance, d'abord en nous-mêmes (car nous avons fini par douter de nous), et l'amour désintéressé, s'inscrivant dans des gestes, finira bien par guérir nos blessu-

res. Après tout, c'est un de mes prédécesseurs, le plus glorieux, et dont je porte humblement le nom, qui, au début du 2ème siècle, disait à l'église de Rome que son rôle est de "présider à l'amour"...

Si l'amour revient, nous aurons des trésors à partager. Vous, catholiques de France, vous avez mené une intense réflexion sur le témoignage chrétien dans une société sécularisée, sur l'adaptation du message à la sensibilité, au langage des Occidentaux d'aujourd'hui, de cette civilisation technologique qui devient maintenant planétaire. Vous avez beaucoup réfléchi sur la responsabilité morale des chrétiens dans la vie sociale. Vous avez fait un immense travail de ressourcement biblique et patristique. Vous avez scruté les maîtres de la modernité et déjà de la post-modernité, Marx, Nietzsche, Freud, Heidegger, qui nous permettent d'explorer les limites de la condition humaine et de pressentir le mystère de l'Etre. De tout cela, nous avons besoin nous aussi. Parfois cependant, à force d'intelligence critique, vous hésitez sur l'identité chrétienne, sur les fondements mêmes du Message. C'est là que nous pouvons à notre tour vous aider, avec notre fidélité têtue aux racines, aux Pères.

Nous croyons que Dieu s'est fait homme pour que l'homme puisse devenir Dieu, c'est-à-dire pleinement vivant, d'une vie plus forte que la mort. Cette vie, c'est le Saint-Esprit, et nous croyons que son feu transfigure réellement tout notre être, même notre corps. Nous croyons que le christianisme est la subversion de la mort, qu'il annonce la résurrection de la chair, du cosmos entier, et que nous sommes tous engagés dans cet immense labeur de résurrection. Nous croyons que Dieu est la liberté de l'homme et que l'homme retrouve en Christ, dans la force royale de l'Esprit, sa vocation de créateur créé. Nous croyons que l'homme peut connaître Dieu s'il se rassemble et s'ouvre dans son cœur profond, s'il unit son intelligence et son cœur. Nous croyons que l'Eglise, à travers sa misère même, est sainte infiniment, parce que l'eucharistie nous communique la puissance de la résurrection, parce que l'Eglise, comme communauté eucharistique, est le seul lieu en définitive où rien ne s'interpose entre Dieu et l'homme. Partout ailleurs,

la mort s'interpose. Nous croyons que toute notre existence peut avoir une saveur liturgique et mystique si nous la déchiffrons à la lumière de la Croix vivifiante, si nous savons déceler la gloire de Dieu cachée dans les êtres et les choses. Nous croyons que l'Eglise porte l'humanité entière dans sa prière et qu'elle est la beauté du monde qui, par elle, se prépare au retour du Christ, à la grande Pâque du Royaume.

Et tout cela, n'est-ce pas, vous le croyez aussi, nous le croyons ensemble. Vos mystiques n'ont pas dit autre chose. La communion des saints, dès maintenant, unit l'Orient et l'Occident. Alors, cette communion, il faut la faire à nouveau grandir entre nous, dans la charité et dans la foi.

Dès maintenant, je voudrais jalonner le chemin. Partons de ce qui nous est commun et, croyez-moi, c'est l'essentiel : la règle de foi établie par les Sept grands Conciles OEcuméniques qui se sont réunis quand l'Orient et l'Occident n'étaient pas séparés, quand ils s'aidaient et se complétaient. Déjà en 1981, le pape Jean-Paul II et Dimitrios Ier de Constantinople, ont commémoré solennellement le second de ces conciles, celui qui a précisé le Credo qui nous est commun ...

Cette foi commune, il nous faut l'approfondir ensemble. Dans la dialectique des Sept Conciles, l'Occident a insisté sur la pleine humanité de Jésus, comme s'il voulait justifier l'activité de l'homme. L'Orient a plutôt mis l'accent sur la déification de cette humanité, comme s'il voulait assurer notre accès à la vie divine. Or je suis frappé aujourd'hui de l'échange qui se produit : chez moi, devant les problèmes de l'arabité et du Tiers-Monde, les chrétiens s'éveillent au sens occidental de l'engagement chrétien. Et ici, en France, on découvre le sens oriental de la transfiguration : on s'intéresse aux icônes, on l'a fait d'abord d'un point de vue esthétique, on le fait de plus en plus d'un point de vue spirituel. Et bien des travaux théologiques scrutent le mystère du Dieu souffrant, retrouvent l'affirmation du 5ème Concile OEcuménique, que "Dieu a souffert la mort dans la chair", et que cette chair torturée et ressuscitée, c'est à la fois la nôtre et celle du

Verbe.

A partir de ce message commun, à sa lumière, il nous faudra réfléchir ensemble aux définitions que nous avons par la suite posées séparément. Déjà Paul VI, en 1974, distinguait les conciles vraiment oecuméniques, tenus par l'Orient et l'Occident encore unis, et les conciles généraux du seul Occident après la séparation. Nous aussi, nous avons eu nos conciles plus ou moins généraux. Nous ne les avons jamais appelés oecuméniques.

Certes, les problèmes qu'il nous faudra examiner ensemble sont de vrais problèmes. Mais rien n'est figé, rien n'est définitivement immobilisé, nous sommes les uns et les autres en mouvement, et il faut que ce soit les uns vers les autres. Ces problèmes sont des problèmes passionnants, et nous devons les résoudre dans la fidélité au message fondamental, celui des Sept grands Conciles OEcuméniques.

Oui, des problèmes passionnants. Ils concernent par exemple le mystère de l'Esprit Saint et de la grâce qu'il nous dispense, c'est-à-dire notre vie la plus vivante. Or le catholicisme français connaît un renouveau charismatique qui, lorsqu'il se pacifie, s'approfondit, **ex-**prime d'une manière fraîche et neuve, souvent avec des accents empruntés à l'Orient, toute la force de l'Esprit, toute la joie, toute la jeunesse spirituelle qu'il nous communique. Ce ne sont pas des mots qu'il faut entrechoquer dans ce domaine, ce sont des expériences dont nous devons vérifier et favoriser la convergence. Notre rencontre n'est possible que sur la montagne de la Transfiguration.

Et de même pour la grâce. L'usage de la "prière de Jésus", je le sais, se répand parmi vous, et lorsque le coeur s'embrase dans la présence de Jésus, lorsque la vie même du Ressuscité nous envahit, nous savons bien que Dieu, tout en restant l'Inaccessible, se donne réellement, se rend réellement participable... Là encore, c'est la plus haute expérience chrétienne qu'il nous faudra exprimer ensemble, en nous complétant :

une communion personnelle, oui ; une véritable transfusion de vie : oui encore. Nous espérons que notre sanctification commune nous donnera des mots nouveaux.

Mais qu'importent les mots si l'Eglise tout entière acquiert et diffuse l'Esprit. C'est dans sa lumière que nous pourrions chercher à résoudre le problème le plus difficile surgi entre nous : celui de la primauté. Si l'Eglise est d'abord la communauté eucharistique où nous devenons réellement, au-delà de toute sociologie, un seul corps, le Corps du Christ, le rôle du primat ne peut être que de servir la communion de toutes ces communautés eucharistiques, de toutes ces Eglises-soeurs.

Toute réflexion théologique au sujet du primat universel doit être essentiellement éclairée par la structure canonique qui n'est pas établie, dans un esprit juridique, pour régler la vie d'une Eglise sociétaire car la canonicité dans l'Eglise est une réalité vivante animée par l'Esprit. Dans cette perspective l'Eglise pourrait reconnaître au primat romain, les prérogatives nécessaires en vue du service des frères et du témoignage dans la fidélité.

Une unité restaurée dans l'orthodoxie de la foi sera vécue dans la liberté, la solidarité et la diversité des charismes des Eglises-soeurs où chaque peuple, retrouvant son génie spirituel propre, choisirait ses chefs d'églises selon la tradition des apôtres. Une Eglise réunie en profondeur reconnaîtra le caractère régional des communautés ecclésiastiques.

La créativité dans l'Esprit vaincra la pesanteur historique et fera éclore à partir des nations et des régions des unités ecclésiastiques nouvelles, cohérentes et organiques. Ainsi les peuples seront-ils eucharistiques dans leur culture et leur mission. Dans une telle vision la primauté au niveau de l'Eglise autocéphale comme à celui de l'universalité chrétienne ne sera pas un pouvoir mais un martyre.

Maintenant, frères et soeurs, je voudrais ajouter quelques mots comme arabe chrétien. Nous, orthodoxes d'Antioche, nous sommes des Arabes ou des arabisés. Notre langue liturgique est l'arabe, la seule langue employée dans la prière des musulmans à travers le monde entier. Mais les Arabes, direz-vous, sont musulmans. Ce n'est pas entièrement vrai.

Nous appartenons à cette culture arabe. La renaissance de la vie littéraire à partir du siècle dernier fut surtout notre oeuvre. Mais la Face du Christ ne fut pas manifestée par cette activité dans le monde des lettres.

Seule une Eglise qui se veut pleinement dans la souffrance de nos pays, dans la patience mais aussi le courage, une Eglise non du comportement réactionnel, des particularismes ethniques ou linguistiques maintenus dans un conservatisme de survie mais une Eglise dispersée comme le sel, et qui cherche son identité davantage dans sa vocation, son avenir, dans l'oeuvre commune, qui prend conscience d'elle-même en marchant, qui ne regarde pas en arrière comme la femme de Lot mais cultive le champ du monde, seule cette Eglise parlera au coeur du peuple en pays d'Orient. L'Islam aura peut-être quelque chance de l'apercevoir comme il perçoit Marie qu'il vénère comme "l'élue parmi les femmes du monde", Marie que l'Ecriture et les Pères présentent comme l'image de l'Eglise. L'Eglise vierge féconde fut à la source de tout ce qui a transparu aux musulmans du mystère d'humilité. Le terme amour revient beaucoup à l'heure actuelle à la bouche des Arabes perdus dans le désert de l'histoire contemporaine comme une plainte et un voeu d'Ismaël rejeté dans le désert et assoiffé de justice.

A ce mystère de la souffrance furent sensibles des prêtres palestiniens qui ont transposé la passion du Christ pour déchiffrer le destin tragique de leur peuple, ce Christ que des poètes irakiens musulmans ont mieux chanté que des écrivains baptisés dans l'Eglise.

Nous vivons aux marges de l'Asie, où se gonflent les grandes marées de l'histoire, où l'exaltation idéologique se mêle inextricablement à la protestation d'innombrables humiliés et offensés. Tout cela, pour vous aider à dépasser la peur, pour vous aider à percer l'avenir dans la perspective d'un amour créateur. Nous-mêmes, nous essayons là-bas d'être des hommes de paix, de réconciliation, surtout

au Liban.

Nous voudrions être habités par l'exigence de justice des prophètes bibliques et surtout par l'immense compassion de l'Évangile. Com-pâtir, au sens fort, c'est souffrir avec. Mais souffrir en sachant que la croix, en définitive, est vivifiante, et que toute situation, si difficile soit-elle, peut, à sa lumière, devenir une situation d'enfantement.

Frères et soeurs, je voudrais vous demander de nous aider : en nous écoutant quand nous vous parlons de notre peuple au langage lyrique, excessif, mais à travers lequel il faut sentir la douleur et l'humiliation. Et surtout en priant avec nous et pour nous. Aux heures que nous vivons nos épreuves et, plus particulièrement, celles du Liban, ne peuvent être surmontées que par une grande espérance, par une force proprement Divine.

Beaucoup de séduction tant dans la vie ecclésiale que dans la vie nationale de nos peuples seraient surmontées si tous les chrétiens de nos régions se considéraient réellement comme rois porteurs de l'Esprit dans l'Orient tout entier. Ce serait là la mutation qualitative fondamentale non seulement dans la vie de nos Eglises mais dans celle de l'arabité.

Assis à l'ombre de la mort, au milieu de l'effritement, nous regardons toujours vers le Seigneur qui vient. Tout disparaîtra à moins que nous ne rencontrions Jésus dans les affres de la Croix. Ce serait un rêve inouï si tous les chrétiens pérégrinant sur la terre d'Antioche, se sentaient immédiatement saisis par le Christ, à l'aube qui pointe. La grande déchirure du monde chrétien, la déchirure entre tous les orientes et tous les occidents commencera peut-être à partir de chez nous à se

cicatriser. Me permettez-vous ce rêve ?

Mais en France aussi, vous pouvez beaucoup. Tous ici ne le savent peut-être pas, mais Paris est devenu au 20ème siècle un des centres de la pensée orthodoxe. Moi-même, c'est à Paris, à l'Institut Saint Serge, que j'ai fait mes études de théologie. Ce sont des livres parus à Paris, en langue française, qui ont révélé à quelques jeunes orthodoxes de Syrie et du Liban, dont j'étais, l'importance et la beauté de notre Eglise. Alors nous avons fondé le Mouvement de la Jeunesse Orthodoxe du Patriarcat d'Antioche, qui a été et reste l'instrument d'un grand renouveau spirituel. Aujourd'hui même, je vois

que l'icône, la "prière de Jésus", la spiritualité liturgique et personnelle de l'Orthodoxie jouent un rôle important dans beaucoup de milieux catholiques français, et les aident à retrouver leurs propres racines dans le riche terroir de l'Eglise indivise. Il vous faut organiser, approfondir cette rencontre, pour que la France soit aussi un lieu où la grande blessure du christianisme commencera à se cicatriser.

Dieu est amour, "amour sans limites" disait un grand spirituel orthodoxe d'origine française qui signait modestement ses livres : "Un moine de l'Eglise d'Orient". Il séjournait souvent chez nous et nous lui devons beaucoup.

Dieu est "l'amour sans limites". C'est à un amour semblable que nous sommes appelés. L'orgueil nous a séparés, l'orgueil des forts, mais aussi celui des faibles. L'amour nous réunira. Alors nous pourrons attester ensemble aux hommes d'aujourd'hui que Dieu nous rejoint dans la souffrance et dans la mort pour les vaincre, que le Christ est ressuscité, et qu'au fond des choses il n'y a pas le néant mais l'amour.

Commission paritaire : n° 56 935

Abonnement annuel

Directeur : Michel EVDOKIMOV

SOP mensuel SOP + Suppléments

Rédacteur : Jean TCHEKAN

France	130 F	300 F
Autres pays	160 F	400 F

ISSN 0338 - 2478

Tiré par nos soins

c.c.p. : 21 016 76 L Paris

cicatriser. Me permettez-vous ce rêve ?

Mais en France aussi, vous pouvez beaucoup. Tous ici ne le savent peut-être pas, mais Paris est devenu au 20ème siècle un des centres de la pensée orthodoxe. Moi-même, c'est à Paris, à l'Institut Saint Serge, que j'ai fait mes études de théologie. Ce sont des livres parus à Paris, en langue française, qui ont révélé à quelques jeunes orthodoxes de Syrie et du Liban, dont j'étais, l'importance et la beauté de notre Eglise. Alors nous avons fondé le Mouvement de la Jeunesse Orthodoxe du Patriarcat d'Antioche, qui a été et reste l'instrument d'un grand renouveau spirituel. Aujourd'hui même, je vois

que l'icône, la "prière de Jésus", la spiritualité liturgique et personnelle de l'Orthodoxie jouent un rôle important dans beaucoup de milieux catholiques français, et les aident à retrouver leurs propres racines dans le riche terroir de l'Eglise indivise. Il vous faut organiser, approfondir cette rencontre, pour que la France soit aussi un lieu où la grande blessure du christianisme commencera à se cicatriser.

Dieu est amour, "amour sans limites" disait un grand spirituel orthodoxe d'origine française qui signait modestement ses livres : "Un moine de l'Eglise d'Orient". Il séjournait souvent chez nous et nous lui devons beaucoup.

Dieu est "l'amour sans limites". C'est à un amour semblable que nous sommes appelés. L'orgueil nous a séparés, l'orgueil des forts, mais aussi celui des faibles. L'amour nous réunira. Alors nous pourrons attester ensemble aux hommes d'aujourd'hui que Dieu nous rejoint dans la souffrance et dans la mort pour les vaincre, que le Christ est ressuscité, et qu'au fond des choses il n'y a pas le néant mais l'amour.